

MOISSAT-LE-MOUTIER (PUY-DE-DÔME), UNE FONDATION OUBLIÉE DE GUILLAUME LE PIEUX, UNE ÉGLISE DISPARUE

Après un bref rappel des activités de la société par le président Jean-Paul Michard et la présentation par Henri Bourbon d'un diaporama présentant l'excursion du 1^{er} juin à Moulins et Souvigny, les deux conférenciers invités de cette soirée ont transporté l'assistance en terre auvergnate à la découverte d'un édifice totalement inconnu des Montluçonnais. Ils ont captivé l'auditoire avec une brillante présentation accompagnée de diaporama illustrant leurs propos.

Respectivement historien et historien de l'art, vice-président et président du Club historique mozacois, Matthieu PERONA et Antoine ESTIENNE mènent depuis 2011 des recherches sur Moissat, à mi-chemin entre Lezoux et Billom. Ils travaillent en compagnie de Thomas AREAL, doctorant en histoire dont l'aire d'étude recoupe la localité, et avec l'aide des autres membres de leur association.

1 - Histoire du prieuré Saint-Laumer de Moissat

En 911 ou 912, des moines bénédictins venus de Blois et transportant une partie du chef et d'un bras de leur saint patron, Laumer – de son vivant premier abbé du monastère de Corbion – s'installent à Moissat (près de Billom en Basse-Auvergne) et y fondent sous son patronage un monastère qui ne disparaîtra qu'à la Révolution. Fondateurs de Cluny

en Bourgogne l'année précédente, Ingelbergue et son époux Guillaume-le-Pieux, duc d'Aquitaine et comte d'Auvergne, donnent ensemble, d'après une bulle de confirmation du pape Jean X datée de 914, leur *villa* de Moissat avec l'église Saint-Pierre qui s'y trouve et la vigne dépendant de cette *villa*. À cela viennent s'ajouter deux autres *villae* proches : l'une qui se nomme aussi Moissat et l'autre Blavignacus ainsi que deux manses de la *villa* d'Espezen. À quelque distance de là, plus à l'est, le couple fait aussi don de sa *villa* de Bort et de sa *villa* de Peschadoires avec l'église de cette dernière, toutes ses dépendances et serviteurs. Ils font encore don de différentes pièces de terres parmi lesquelles une terre acquise dans la *villa* de Malamorte, une vigne indominicale comprise dans la *villa* de Reignat et une autre vigne indominicale *in Varenis*. Ingelbergue, probablement morte à la fin de l'année 916 ou au début de 917, aurait été inhumée à Moissat.

Au début du X^e siècle, le monastère Saint-Laumer de Moissat avait rang d'abbaye. C'est au moins ce qui ressort de l'acte de donation de la *villa* de Pescadores par Guillaume-le-Pieux en 912 ; il remet cette propriété entre les mains de Gaubert, premier abbé de Saint-Laumer de Moissat. Il semble patent du reste que la communauté originelle de Saint-Laumer, pour lors retranchée à Blois derrière les murs du château comtal et ne disposant pas d'un monastère où s'établir, possède son propre abbé, indépendamment de Moissat qui possède le sien.

À noter sur votre agenda...

**Salle de conférence du MUPOP,
3 rue Notre-Dame, Montluçon**

Vendredi 13 juin 2014, 20 h 30

Jean-François HEINTZEN :

*Chanter le crime : plaintes criminelles et
Canards sanglants en Montluçonnais
et alentours (XIX^e-XX^e siècles).*

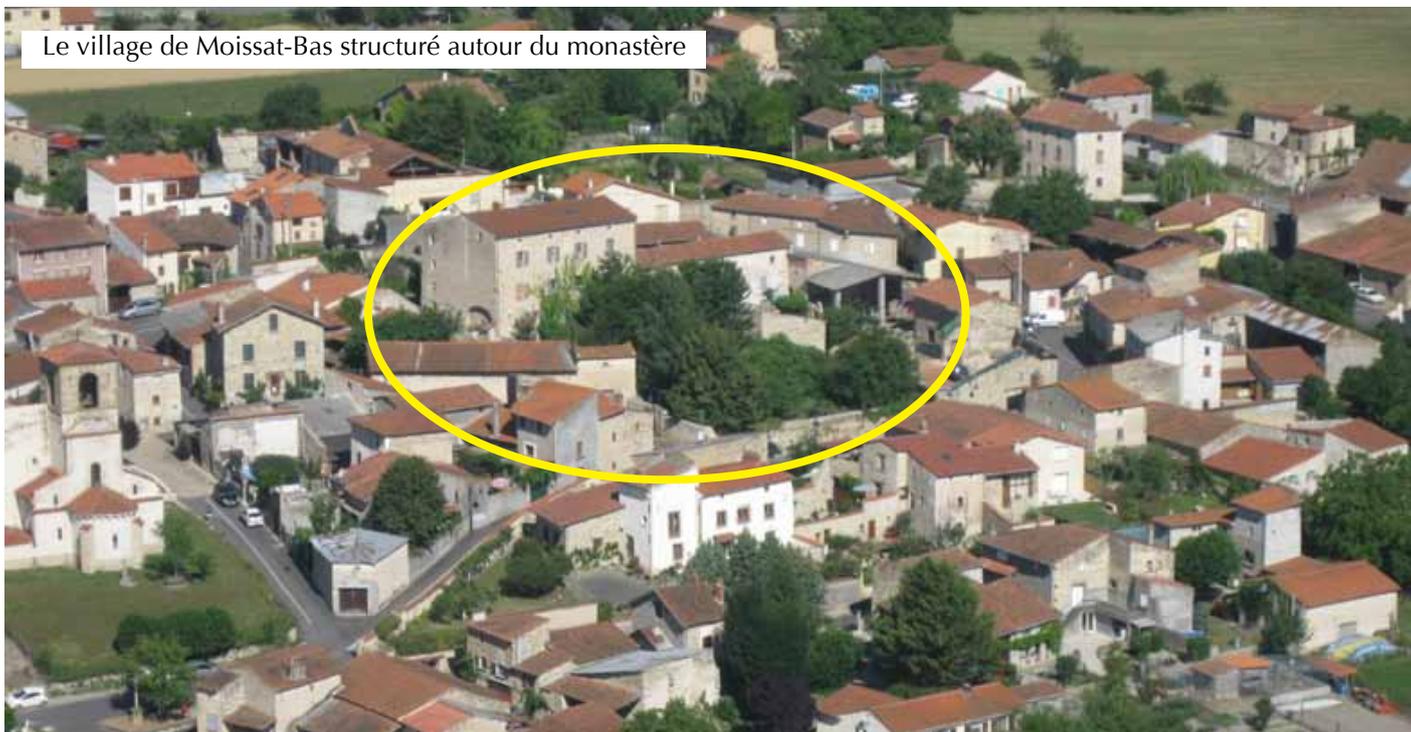
Dimanche 12 octobre 2014, 15 h 30

Salle Robert-Lebourg, rue de la Presle

Max SCHIAVON :

*Les origines de la Première Guerre mondiale
et les premiers mois de guerre*

Le village de Moissat-Bas structuré autour du monastère



Le premier tiers du XI^e siècle est marqué à Moissat-le-Moûtier par l'implantation, à l'extrémité sud-ouest du village, sur une motte encore visible de nos jours, d'un château, possession d'un seigneur laïc vassal de l'abbé de Saint-Laumer, dont les contours de la basse-cour doivent se confondre avec le tracé de la clôture de l'ancienne *villa* comtale. Dans quelles conditions ce château voit-il le jour à cet emplacement ? Fait-il l'objet d'un accord entre les moines de Saint-Laumer et son seigneur, membre de la famille d'Astorg ? Ou bien s'implante-t-il là en usurpant purement et simplement les droits du monastère ? Ce qui est en tous les cas certain, c'est qu'entre 1064 et 1072, le monastère est dit « *in castello Magenciaco* » et les moines ont alors de grandes difficultés face à Robert I^{er}, fils d'Astorg, qui ravage les terres de l'abbaye et impose « *de mauvaises coutumes* ». Mais il se repent et donne l'église Saint-Martin de Malebrèche ainsi que son fils Maurice au monastère de Blois. Cependant, quelques années seulement plus tard, Robert II, successeur du précédent, reprend les hostilités. C'est en cette occasion qu'apparaît le premier prieur connu du monastère, Théotard, qui s'insurge contre ces exactions auprès des légats pontificaux. Finalement repent à son tour, ce seigneur accepte par la suite de déplacer son château, probablement sous le prieur Maurice, pour l'établir sur le site de Moissat-Haut entre 1077 et 1096. Il consent aussi à supprimer les « mauvaises coutumes » imposées par ses prédécesseurs, confirmant notamment aux moines la possession de l'église du bourg, autrement dit l'actuelle église Saint-Pierre-aux-Liens, et leurs droits de tonlieu sur le marché. Le siècle suivant est marqué par la reconstruction complète du couvent, et en particulier celle de sa priorale.

atteignent le château de Ravel et il est fort probable qu'ils ravagent sur leur route le village de Moissat situé à 2,5 km à vol d'oiseau. L'église est d'ailleurs fortifiée à cette occasion et une « cour du refuge » est aménagée pour protéger la population au sein du monastère. Le redressement de Moissat s'opère à partir de 1433 : Raymond de Marcenat, jusqu'alors jeune prieur claustral de l'abbaye royale de Saint-Alyre de Clermont, est nommé prieur de Moissat en vertu de lettres données par le non moins jeune roi Charles VII. C'est ce même Raymond de Marcenat qui, devenu abbé de Mozac vingt-cinq ans plus tard, entamera la reconstruction de l'église abbatiale Saint-Pierre et fera relever à Volvic église et prieuré touchés comme leur abbaye-mère par un très puissant tremblement de terre en 1451.

Le 21 janvier 1608, l'Officialité du diocèse de Clermont, suivant la bulle du pape Paul V du 31 juillet 1607, confirme l'union du prieuré de Sainte-Croix-et-Saint-Laumer de Moissat au collège des Jésuites de Billom qui convoitait cette riche propriété depuis longtemps. Pendant 154 ans, le prieuré de Moissat constitue la principale ressource des Jésuites : un revenu annuel qui se monte à 13 682 livres tournois en 1734. Expulsés du royaume sur décision du Parlement de Paris, les Jésuites quittent la ville de Billom le 28 août 1762. Les officiers municipaux prennent possession du collège le 3 septembre et vendent le mobilier. Les biens du collège sont dès lors gérés par un Bureau représentant les intérêts des habitants et des chanoines de Billom, nouveaux propriétaires des lieux, et surtout préoccupés par le maintien des revenus de ses dépendances. Le prieuré de Moissat périclité. D'ailleurs, en 1768, le Bureau d'administration du collège de Billom fait abattre à la mine le clocher qui menaçait ruine depuis deux ans. Il écrase le transept et le chœur de la priorale dans sa chute. Un mur est

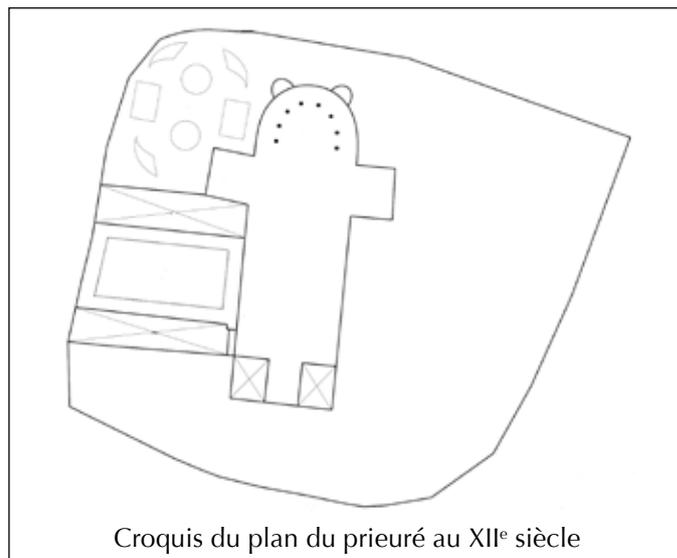
construit pour fermer la nef qui continue de servir au culte. L'année précédente, le même Bureau avait constaté qu'il pleuvait sur la voûte... Le 12 mars 1784, Nicolas de La Mousse, prêtre vicaire général de Monseigneur l'évêque de Clermont, procède à la « visite de l'église chapelle prieurale de Moissat » et ne peut que constater le peu d'entretien et le quasi état d'abandon. Le Bureau du collège de Billom avait chargé le curé de l'église paroissiale voisine de Saint-Pierre de desservir le prieuré, mais sans l'autorisation de l'évêque. Par conséquent, « l'église du prieuré sera interdite » c'est-à-dire « fermée ». La Révolution achève de détruire la priorale qui, vendue comme bien national en 1793 au citoyen Guillaume Pinet-Lagoutte, devient une carrière de pierre. Seuls le massif occidental et la première travée, en somme le fond de l'église, en réchappent.

La préservation du massif occidental n'est cependant pas le fait du hasard. En 1544, Antoine de Fredeville, prieur commendataire de Moissat, eut en effet l'idée culottée, saugrenue mais salutaire – chose qu'il ignorait alors – d'accaparer ce massif occidental pour y établir... sa résidence. La façade occidentale fut abattue et reconstruite un peu plus à l'ouest, les tours romanes écrêtées pour établir une charpente régulière à deux pentes, et une tourelle d'escalier hexagonale établie au centre de la nouvelle façade mais disparue depuis. Côté nefs, le triplet et la grande baie des tribunes furent murés. Le narthex devint la cave de la maison. Cet aménagement peu orthodoxe sauva cette partie de l'édifice de la destruction en 1793. Acquéreur alors des vestiges de la priorale, Guillaume Pinet-Lagoutte souhaita agrandir la demeure en la doublant en profondeur, et sauva également pour ce faire la partie basse de la première travée de l'église et les piles assurant la jonction entre première et deuxième travées. Le chœur et le transept étant détruits depuis 1768, les nefs furent abattues entre 1793 et 1800.

2 - Sainte-Croix-et-Saint-Laumer de Moissat, 13^e église de Grande Limagne

Dans le courant du XII^e siècle, les moines de Saint-Laumer de Moissat se lancent dans une campagne de grands travaux visant à reconstruire l'ensemble du monastère, dont les précédentes dispositions, obsolètes, s'avèrent trop exigües, alors que la population du prieuré ne cesse de croître – on comptera jusqu'à une cinquantaine de moines – et que le monachisme d'Occident connaît son apogée. Le chantier, débuté sans doute dans la première moitié du XII^e siècle, se poursuivra au moins jusqu'au début du siècle suivant. L'église priorale est la première à sortir de terre. Avec ses 60 mètres de long, l'édifice est tout simplement l'une des plus grandes églises jamais construites en Auvergne : plus grande que Notre-Dame-du-Port, aussi grande que Saint-Pierre de Mozac, mais plus petite qu'Issoire et Brioude. Son plan ne nous est pas connu dans tous ses détails, mais les descriptions retrouvées en archives et les vestiges conservés permettent de

reconnaître dans cet édifice un membre de la famille des églises dites de Grande Limagne, aussi qualifiées de « majeures » d'Auvergne, toutes inspirées d'un même modèle, apparu dans la dernière moitié du X^e siècle : la cathédrale romane de Clermont, couramment attribuée à l'évêque Étienne II. Douze églises de ce type étaient connues jusqu'alors. Les cinq plus célèbres, parfaitement conservées : Notre-Dame-du-Port, Issoire, Saint-Saturnin, Orcival et Saint-Nectaire sont les vedettes des guides touristiques. Six autres, moins connues du grand public, n'ont conservé qu'une partie de leurs dispositions architecturales d'origine, et forment un deuxième groupe, celui des incomplètes. Il s'agit d'Ennezat, Mozac, Chauriat, Saint-Amable de Riom, Saint-Martin de Cournon, Saint-Julien de Brioude. Enfin, un dernier édifice, totalement disparu, la cathédrale romane d'Étienne II, à Clermont, dont ne subsiste que la crypte, sous le chevet de la cathédrale gothique, faisait jusqu'ici cavalier seul dans un troisième et dernier groupe, celui des édifices disparus, jusqu'à ce que récemment les travaux du Club historique mozacois aient permis de reconnaître en Sainte-Croix-et-Saint-Laumer de Moissat une nouvelle église majeure disparue et encore ignorée. Cette découverte, à tous les points de vue exceptionnelle, porte le nombre total d'églises de Grande Limagne connues à ce jour à treize : cinq intactes, six partielles, deux détruites.



Croquis du plan du prieuré au XII^e siècle

Construite en pierre de Ravel, une arkose blonde, la priorale de Moissat ouvrait autrefois à l'ouest par son portail principal inclus dans un massif occidental, lui-même doté de deux tours de façade quadrangulaires non saillantes, et hébergeant un narthex au premier niveau ainsi qu'une tribune au second. Des dispositions très proches de Notre-Dame-du-Port ou de Saint-Nectaire, édifices dans lesquels les voûtes de l'avant-nef se trouvent de fait particulièrement basses pour soutenir la tribune supérieure, ouverte sur la nef principale par un triplet surmonté d'une vaste baie en plein cintre. Six travées s'étendaient ensuite vers l'est, matérialisées extérieurement, comme dans les autres édifices du même type, le long des murs gouttereaux, par autant d'arcs de décharge en plein cintre au milieu

desquels ouvraient les fenêtres des bas-côtés. La nef centrale, voûtée en plein cintre sans doubleaux, avec ses deux niveaux d'élévation, comprenant grandes arcades et claire-voie de tribunes, était bordée de deux bas-côtés. Leur couverture était assurée par des voûtes d'arêtes supportant au-dessus d'elles la claire-voie de tribunes. Les baies de ces dernières et les fenêtres des bas-côtés apportaient un éclairage indirect au vaisseau central dépourvu de fenêtres hautes. Élément reconnaissable entre tous, un massif barlong occupe très probablement l'espace de la croisée de transept, faisant immédiatement suite à ces trois vaisseaux. Une coupole couvre la croisée, surmontée d'un important clocher de pierre octogonal dont la ruine en 1768 scellera le destin de l'édifice qui, rapidement converti en carrière de pierre à la Révolution, disparaîtra presque totalement sans qu'aucune représentation graphique n'en ait précédemment immortalisé l'aspect. Au-delà de ce transept largement saillant, le chevet quant à lui ne nous est encore qu'imparfaitement connu, ses substructions n'ayant pas été repérées à ce jour. Le chœur qu'il abrite, semi-circulaire, possède un déambulatoire donnant accès à quatre chapelles rayonnantes. L'ensemble de l'édifice est couvert en tuile romaine, le faitage étant couronné par une crête de toiture dont des vestiges ont pu être recueillis épars sur le site.

Contre toute attente, la crypte, dont les archives font mention à plusieurs reprises, ne se trouve pas sous le chevet, contrairement aux autres églises du même type, mais sous la croisée de transept où elle fut écrasée et enfouie par la chute du clocher sur ses voûtes en juillet 1768. Cette disposition n'est pas sans rappeler à bien des égards celles de la crypte de Brioude. Redécouverte en 2012 par le Club historique mozacois, cette crypte surprenante est encore en cours d'étude. Elle a notamment fait l'objet d'une fouille partielle à l'été 2013 par les archéologues Laurent Fiocchi et Brunilda Bregu, dont les conclusions sont très attendues.



La crypte découverte dans le jardin de la propriété Moignard

La priorale de Moissat n'échappe pas au problème de documentation et par là-même de datations qui se pose aux églises de Grande Limagne. Les archives du prieuré, en grande partie disparues depuis la Révolution, sont muettes concernant la construction de cette église et de l'ensemble du monastère à sa suite. Néanmoins, les vestiges observables et les éléments conservés en élévation semblent aller dans le sens d'un chantier étalé sur environ un siècle, c'est-à-dire du milieu, voire de la première moitié du XII^e siècle jusqu'au début du siècle suivant. La présence, à la jonction entre première et deuxième travées de la nef, d'importants chapiteaux à trois registres de feuillages, l'un aux pointes particulièrement développées, nous paraît sur ce point assez suggestive. De même, les vestiges des galeries du cloître qui bordaient l'église au nord témoignent d'un achèvement du programme au début de l'époque gothique. Aussi étonnant que cela puisse paraître par ailleurs, aucun document graphique n'est connu pour l'heure concernant l'église ou le monastère de Moissat.



Chapiteaux de l'ancienne église priorale toujours en place dans la maison Moignard

Du prieuré et de son église subsistent aujourd'hui d'assez nombreux vestiges. Outre le massif occidental hébergeant la maison du prieur de Fredeville, une partie de la première travée de l'église et les quatre premières travées du mur gouttereau nord faisant office désormais de clôture entre deux parcelles cadastrales, les murs de la grange des moines, élevée au nord-est du site au XV^e ou au XVI^e siècle, la cour du refuge et ses chambres attenantes, et le bâtiment ouest du cloître demeurent également en place. Deux bâtiments encadraient autrefois ce cloître à l'ouest et à l'est, perpendiculairement à l'église et la joignant. Les maçonneries du bâtiment ouest sont toujours liées aujourd'hui à celles de la première travée de la priorale, ce qui démontre la contemporanéité de leur construction. Les galeries du cloître ont disparu mais quelques vestiges épars nous permettent de savoir qu'elles étaient voûtées d'ogives.

Antoine ESTIENNE et Matthieu PERONA